

TRADITIONS ORALES ET POPULAIRES LE LONG DU TRIEUX

RETOUR SUR LA BATAILLE DE LANCERF, BARBETORTE ET LA CHANSON D'AIQUIN

Cet article est la reprise partielle et revue d'un exposé paru dans les Cahiers de Beauport en 2012 (N°17). Ce dernier montrait comment la tradition populaire orale, recueillie à Plourivo dans les dernières années du XX^{ème} siècle et parlant de batailles livrées contre les Normands à Lancerf, trouvait un écho dans des épisodes tirés d'une chanson de geste française (méconnue) de la fin du XII^{ème} ou du début du XIII^{ème} siècle. Puis, surprise, quelques vers assez obscurs de ce vieux document orientaient vers l'existence d'un château à Lancerf et intégraient ce lieu dans une liste de sites occupés par les Normands (appelés Sarrazins !) sur la côte nord de la Bretagne.

Ce passage obscur cachait, à son tour, une énigme où il est question d'une sirène. Grâce à une relecture attentive et à l'éclairage inattendu apporté par la toponymie, la topographie et l'histoire locales, il semble aujourd'hui possible de proposer une hypothèse qui, si elle était avérée, ferait de la Chanson d'Aiquin la plus ancienne archive écrite sur l'histoire de Lancerf et de son château.

1^{ère} partie

Récits de tradition populaire autour de Lancerf et d'Alain Barbetorte

Il n'y a pas si longtemps encore, à Lancerf, on regardait de travers toute personne qui refusait de croire à la victoire d'Alain Barbetorte venu ici même combattre les Normands! Et sans doute en était-il de même autour de Beauport où, paraît-il, ce même Barbetorte aurait aussi séjourné. Voici en effet ce que l'on pouvait encore entendre dans les années 70 : « *On dit que le bâtiment au duc s'appelle comme ça parce que Alain Barbetorte y vivait quand il a battu les Normands à Lancerf.* » Ce témoignage spontané d'un voisin confirmait ce que rapportait, avec scepticisme, M. Henri Larivain dans son opuscule sur Beauport (1964) : « *Il est impossible de vérifier si, selon certains, le bâtiment qu'on appelle « le bâtiment au duc » doit son existence à Alain Barbetorte, ce duc de Bretagne qui lutta si vigoureusement contre les envahisseurs* ». Un siècle et demi plus tôt déjà, Fréminvilleⁱ, visitant Beauport, avait entendu une tradition voisine et n'y croyait guère : « *Les ruines de l'abbaye de Beauport nous laissent voir un édifice qui en fut le bâtiment primitif [...]. Une ancienne tradition du pays mais que je crois fausse [en] attribue la construction au Duc Alain Barbe Torte, et prétend qu'il y tint une fois l'assemblée des états de Bretagne.*»ⁱⁱ Le fait même de contester une tradition confirme que cette tradition existe et l'on voit donc que le nom de Barbetorte était connu à Lancerf aussi bien qu'à Beauport.



Le site de Toul ar C'hwilet à Lancerf



Le bâtiment au Duc à Beauport

Cette première partie est consacrée aux témoignages recueillis sur cette bataille de Lancerf et sur le rôle qu'y aurait joué Barbetorte **selon la tradition orale locale** telle qu'elle existait encore en breton mais déjà et plus encore en français autour de l'an 2000.

Il n'est pas exagéré de dire que la totalité des gens de Lancerf interrogésⁱⁱⁱ - des adultes uniquement - lors de ces enquêtes de terrain connaissaient de nom Alain Barbetorte, pouvaient donner deux ou trois grandes lignes sur la fin de la bataille et citer spontanément deux ou trois « accroches de mémoire » telles que croix, épées, port, cimetière. Ces « informations » font partie d'un fonds commun qui appartient « à tout le monde et à personne ». En revanche, une quinzaine de témoignages oraux ont été retenus en raison de leur apport constructif, ainsi que quelques textes écrits à partir de traditions orales locales. Dans la mesure du possible, les noms des informateurs sont cités.

L'impasse où menait la tentative de présenter ces témoignages de façon suivie et cohérente a nécessité de les regrouper en **deux scénarios**, apparemment indépendants mais qui mènent l'un et l'autre à la même fin prévisible : la victoire d'Alain Barbetorte.

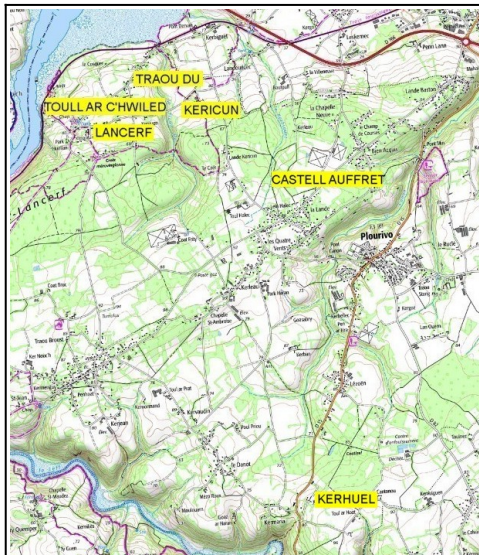
Mais faisons d'abord connaissance avec les acteurs principaux.

D'un côté, on a **Alain Barbetorte**, chef des Bretons qui est surtout appelé par son nom français, mais aussi parfois *Alan Barveg* (le Barbu) ou encore *Alanig*, qui est le surnom breton du renard, autrement dit, le rusé ! D'ailleurs, un chant historique du Barzaz Breiz (D. Laurent a montré qu'il ne faut plus rejeter en bloc cet ouvrage) s'intitule **Alan-al-Louarn**, Alain le Renard. Une informatrice décrit Alain comme un homme grand et fort, et cette grand'mère de Kermaria-Plourivo en faisait « *un saint, comme saint Yves* », forcément chrétien et défendant la chrétienté à la tête d'une armée composée de soldats bretons tous aussi valeureux et chrétiens que lui.

De l'autre, on a **Ikôn** et les Normands. Ikôn, d'après un poème médiéval dont on reparlera tout à l'heure, a « *un visage de loup*^{iv} ». Albert Le Grand parle aussi des Normands comme de « *lous carnassiers* ». Les Normands, par ici, on les voit « *grands, costauds, roux et « mal rasés* ». Ils sont païens. A ce propos, écoutons la grand'mère de Mme Kernaonnet d'Yvias décrivant ainsi à sa petite fille certaines gens de Plourivo vers 1910 : « *Voilà encore les rouquins, disait-elle, avec une sorte de mépris. Des sauvages ! Tous ces rouquins-là descendent de gens venus du Grand Nord sur des barques ornées de têtes d'animaux affreux. Ils se sont installés sur les bords du Trieux - et y sont restés ; ceux que tu vois habitent Lancerf, Penhoat ou Kerleau. Remarque comme ils sont grands, hauts sur jambes. Au marché de Paimpol on n'entend qu'eux ; ils s'interpellent d'un bout à l'autre de la rue.*^v »

* *

*** Le 1er scénario est celui d'un débarquement de l'envahisseur normand à Toull -ar-C'hwiled**



Voici ce que disait, en breton, Mme Jeanne Henry de Plounez en 1994 : "Cette fois-là, les Normands avaient "attrapé" avec Alanig à Toul Hwileut. Il y avait eu du bruit ! Ikôn était venu par la mer avec des bateaux et une armée, et quand il était arrivé là, Alanig, un homme grand et fort, les attendait avec des bâtons et des fourches. C'est sur la grève que les Normands étaient arrivés, et alors les Bretons y étaient allés de bon coeur ! Les Normands avaient été massacrés à tel point que la mer était rouge de sang. Les gens d'Ikon avaient tous été tués ou noyés. A la fin de la guerre, les gens d'Alain étaient retournés à Saint-Brieuc."

C'est ce que disait déjà en résumé cet article paru dans *Le Journal de Paimpol* en 1882 : « Les grandes Landes de Lannou Pell en Plourivo furent en l'an 937 le théâtre d'une terrible bataille livrée par Alain Barbetorte aux hordes normandes débarquées à l'entrée de la rivière et qui portaient le ravage dans le pays. Le combat dura toute la journée et tous ceux qui échappèrent au fer des Bretons furent précipités dans la rivière au lieu-dit Toul ar Houillet où ils se noyèrent n'ayant pu, pour fuir, se servir de leurs navires qui se trouvèrent échoués à marée basse et qui furent détruits^{vi} ».

Pourquoi le nom *Toull-ar-C'hwiled* (le trou aux hannetons)? Pour certains, "les Normands tombaient comme des hannetons !", pour d'autres, "leurs habits avaient la couleur rousse du dessous des ailes des hannetons". D'autres, enfin, donnent une dernière explication, très populaire, *bean c'hwiled* a en breton le sens d'être roulé par un plus malin que soi, par un "c'hwil", « c'est ce qui était arrivé là aux Normands dans ce trou-là."

M et Mme Marcel Gauthier de Lancerf racontaient ceci en 2009: « Julie Le Floc'h (née Le Gonidec en 1872) qui avait vécu à Lancerf dans une ferme au ras de la grève, disait ceci : « Plusieurs bateaux normands étaient arrivés au rivage à marée haute. Les Bretons avec des bâtons et des fourches et des haches s'étaient battus contre les Normands mais deux ou trois équipages avaient réussi à débarquer. Un autre avait essayé un peu plus haut, mais avait été saisi par les gens venus de Lancerf et d'ailleurs et l'équipage avait été tué. Les soldats normands qui avaient réussi à débarquer avaient été repoussés ; et comme la mer avait baissé, ils n'avaient pas pu rembarquer et tous avaient été tués et « foutus » à la mer ; il y avait tellement de sang que la mer était rouge. Un seul bateau resté dans le chenal avait réussi à repartir^{vii} ». » Cette dame, décédée en 1965, montrait l'endroit précis du massacre à quelques dizaines de mètres en contre-bas de sa maison.

Un autre témoignage en breton ajoute que les gens de Lancerf « roulaient des cailloux sur les canots des Normands pour les empêcher de débarquer^{viii} ; c'est pour ça qu'il y a des croix. »

D'autres personnes mentionnent les épées trouvées dans le Trieux comme preuves de ce combat ; c'est un bel exemple d'appropriation d'éléments étrangers à l'histoire. Ces épées ne sont pas de l'époque viking, mais elles ont été intégrées par un conteur dans son récit et spontanément acceptées par l'auditoire^{ix} puis transmises.

Mme Kerambrun née Jégou à Lancerf à la fin du XIX^{ème} siècle apportait la précision suivante permettant de faire la transition : « Pendant que d'autres se battaient sur la lande du côté de « Kerikjôn », [nous, les gens de Lancerf] on avait détruit leurs bateaux, et les Normands, incapables de repartir, avaient été tués sur place. » Pour la première fois, on entend parler de combats à terre, indépendants des combats sur la grève ou le rivage.

*** Le 2nd scénario, c'est la victoire à Kericun d'une armée bretonne sur l'occupant normand**



Les anciennes landes de Kericun balayées par le vent.

Pour ce scénario, un camp normand est établi sur les grandes landes de Kerikun. Le chevalier de Fréminville qui a visité les lieux dans le premier tiers du XIX^{ème} siècle donne le récit suivant : « Cette lande est célèbre par une grande bataille qui y fut livrée en 937 par le Duc Alain Barbe-Torte, aux Normands que commandait un chef nommé Incon. L'action fut sanglante et dura tout le jour, dit une tradition qui existe encore dans la mémoire des habitants de Plourivo. Enfin, les Normands furent

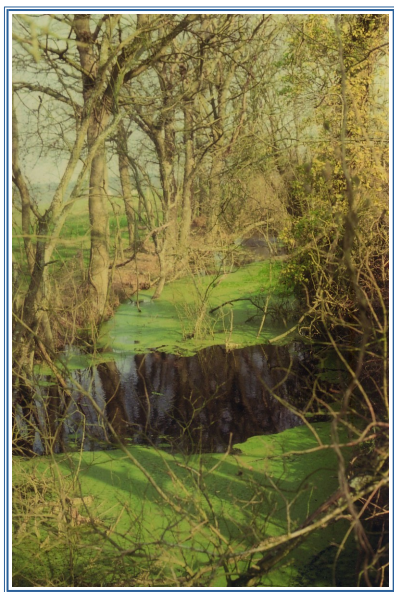
acculés jusqu'aux bords du Trieux et tous ceux qui ne furent pas immolés par le fer des Bretons furent précipités et noyés dans cette rivière. Cette victoire signalée fut la dernière par laquelle la Bretagne fut totalement délivrée des pirates du nord qui depuis tant d'années y commettaient des excès de tout genre [...] Pour en consacrer la mémoire, une croix fut érigée au milieu de la lande.^x »

De ce témoignage, il faut retenir :

1) L'intérêt de Fréminville pour la tradition orale locale : « On a pu voir, dit-il, combien j'attache d'importance aux vieilles traditions populaires... Ces traditions deviennent précieuses quand l'histoire se tait »^{xi}. Or elle se tait à Lancerf, donc l'apport de la tradition est précieux et Fréminville est un pionnier en la matière. Historien à sa façon, il accepte une tradition orale et s'appuyant sur elle, ajoute quelques précisions tirées, semble-t-il, de ses propres recherches afin de satisfaire un public lettré. Ce faisant, il a au passage sauvé une tradition populaire. Mais il est difficile de dire si son ouvrage en français a eu en retour un impact dans la tradition populaire en breton.

2) Après avoir évoqué la présence d'Alain Barbetorte à l'abbaye de Beauport à l'occasion d'« Etats généraux de Bretagne » (présence douteuse, précise-t-il lui-même), Fréminville évoque maintenant la présence d'Alain dans la tradition orale de Plourivo. Il est le premier à en parler. Mais le nom même de Barbetorte semble avoir été connu de vieille date à travers une expression populaire dans le pays : de quelqu'un de maigre, on disait « *treut vel gezek Barbetorte* » (maigre comme les chevaux de Barbetorte) car, paraît-il, Barbetorte poussait ses chevaux pour aller toujours plus vite contre les Normands. Cette expression sous-entend un contexte assez ancien pour être connu de tous et rester implicite. Par ailleurs, l'abondance et la précision des détails recueillis au cours d'enquêtes dans les années 1970 à 2000 révèlent l'existence de récits bien ancrés dans la mémoire locale. Ils devaient l'être encore plus du temps de Fréminville qui n'a pu les recueillir tous (ce n'était pas son but) et n'a transcrit que ce qu'on lui avait dit.

3) La lande de Plourivo est qualifiée de « célèbre » vers 1835 ; cette célébrité ne peut pas être inventée, c'est une donnée locale ancienne qu'il constate. Le combat terrestre qui s'y est déroulé (historique, légendaire ou entre les deux) s'est terminé par une défaite définitive des Normands sur la rive du Trieux. Fréminville n'évoque qu'un combat à terre et non un débarquement, contrairement à l'auteur de l'article déjà cité de 1882 dans *Le Journal de Paimpol* qui montre qu'une autre version circulait^{xii}.



Les douves de Castel Auffret, « accroche de mémoire » pour la bataille de Lancerf. Cela a-t-il toujours été le cas ?

Revenons aux témoignages recueillis : les Normands ne sont pas que de passage sur la côte. Il y occupent, dit-on, *Kastell Auffret*^{xiii} (appelé aussi *Tossenn c'Hastel* par les voisins), dont le port est à *Toull-ar-c'hwiled*. C'est d'ailleurs près de ce petit havre, disait M. Jean Renan de Plounez que sous une butte de terre appelée elle aussi « *an dossenn* »^{xiv} serait enterré un bateau normand. Cette

butte, rasée aujourd'hui, était en fait une petite motte féodale. On ne trouva rien lors de sa destruction. Mais la tradition est là, toujours transmise par la famille de M. Renan, qui livre, au passage, une remarque intéressante : si les Normands pouvaient enterrer leurs bateaux chez nous selon leur coutume, c'est qu'ils se sentaient bel et bien chez eux ici et installés en maîtres.

Un détail discret dans le paysage trahirait, selon Yvon Le Corre^{xv}, une influence normande sur nos côtes, ce sont ces petits trous percés dans le roc comme on en voit, par exemple, sur la rive du Trieux à Plounez. Ils servaient, paraît-il, aux Normands pour amarrer leur bateaux.

Un autre indice de leur occupation militaire permanente est donnée par ce témoignage exceptionnel recueilli auprès de Mme P. Le Hégarat de Lancerf en 1996 : « *Chez nous, le soir, dans les années 40, les journaliers parlaient souvent, et en breton, de la bataille de Lancerf ; j'écoutais ces histoires que je trouvais merveilleuses. J'ai retenu une histoire en particulier car elle faisait intervenir un jeune berger que j'imaginais de mon âge : Les Normands étaient installés sur la côte. Alain Barbetorte et ses soldats venaient de l'autre côté (les bois de l'intérieur). Pour attaquer l'ennemi par surprise, Alain Barbetorte se fit donc aider d'un jeune berger de Lancerf ; ce dernier avait espionné les Normands. Il guida les Bretons et leur montra ainsi comment surprendre leurs ennemis. Il aida Barbetorte à se venger des Normands qui avaient maltraité sa mère.* »

Un récit paru en 1944 dans *l'Appel d'Ololê*, magazine pour enfants, puise manifestement à la même source comme le montre cet extrait (abrégé) :

Le Chevrier de Lancerf

« *Ce soir-là, ayant réuni les chefs, Alain voulut frapper afin de porter un dernier coup aux vikings.*

-La position d'Incon le Danois est solide, dit [l'un des chefs]. La rive droite du Trieux est escarpée [...]

L'Abbé Jean fait alors venir un enfant, un chevrier du voisinage.

- Je suis Conogan, dit-il, mon père et mon frère ont été tués par les Normands ; ma mère et ma soeur sont esclaves sur leurs bateaux de guerre. Je peux vous aider. Leur camp est vers Lancerf. Mais le long de la falaise, il existe un sentier que mes chèvres empruntent souvent. Il suffit que [les hommes] soient hardis. Je les mènerai en plein coeur du camp.

- Prends cette dague, petit, [dit Barbetorte] car tu peux avoir à te battre toi aussi. Venez tous, c'est bientôt minuit. Le cidre leur fait le sommeil lourd. Nous allons les surprendre^{xvi}. »

Ce récit écrit par Henri Caerléon a été repris par Toudouze et publié dans *Ololê* en 1971^{xvii}. Il ne diffère que sur un point : le nom du petit pâtre est Ewen (au lieu de Conogan).

Il y a dans ce dernier récit quelque chose de la seconde édition de *l'Histoire de Bretagne* par La Borderie. Or, cet auteur dit s'être appuyé sur une communication du Chanoine Le Pon, natif de Plourivo, qui dans un courrier lui a rapporté la tradition locale (reconnaissable à travers des expressions telles que « j'ai ouï dire, dit-on, » etc)^{xviii}. On dit que La Borderie ne vérifiait pas toujours ses sources, peu importe en la circonstance, et même tant mieux, car il a laissé filtrer des éléments de tradition populaire transmis par un Plourivotain cultivé, excellent bretonnant et sensible à la tradition locale. Si La Borderie brode ensuite sur cette tradition, c'est un autre problème!

Ces deux récits ont des points en commun :

1. L'occupation du pays par les Normands est ancienne. Ils ont une place forte avec ses douves profondes située non loin du Trieux.
2. Les Normands retiennent des femmes captives
3. Un combat entre Normands et Bretons va avoir lieu vers Lancerf

L'élément original du récit écrit (peut-être l'informatrice de Lancerf n'a-t-elle pas elle-même entendu ce détail ou l'a-t-elle oublié), c'est de faire présenter le petit berger du pays par l'Abbé Jean^{xix}. Pour les gens d'ici, d'où peut venir l'abbé Jean, sinon de Beauport ! Et où peut se tenir la

réunion avec l'abbé sinon à l'abbaye, dans ce fameux bâtiment qui porte le nom taillé sur mesure de « Salle-au Duc ». Cela nous renvoie donc à la tradition des Etats Généraux de Bretagne recueillie par Fréminville (à laquelle lui-même ne croyait pas), relayée par M. Larivain et toujours racontée dans les années 1970. Ce qui fut une réunion de chefs militaires préparant une bataille (une « réunion d'Etat Major » dirait-on aujourd'hui), est devenu dans la tradition locale rien moins que la réunion des Etats Généraux de Bretagne présidée par Barbetorte lui-même. Tant qu'à faire grand ! Ce n'est pas crédible de l'aveu même de Fréminville, mais voilà comment la tradition expliquerait d'une part la présence d'Alain à Beauport, et d'autre part le nom même de cette « Salle- au Duc » dont l'histoire est encore mal connue. On verra plus loin l'intérêt d'avoir choisi Beauport pour ce rassemblement^{xx} préparatoire à la reconquête de Lancerf.

Revenons un instant aux préparatifs du combat. Un détail, jugé sans doute trop « cru » pour les jeunes lecteurs d'*Ololé*, est donné par un informateur de Saint-Ambroise en Plourivo : les Normands ont le sommeil lourd car ils ont peut-être bu trop de cidre, dit-il, mais surtout « *parce que les femmes de Traou-Du [un hameau voisin] leur avaient enlevé toute leur vigueur* ». Ces femmes étaient bien sûr des captives qui, faisant la guerre à leur façon, participaient à la victoire bretonne.

Mme Théon d'Yvias, originaire de Quimper Guézennec, précisait qu' « *Alain Barbetorte avait installé son « Q.G. » à Kermaria [Kerhuel] et qu'afin de s'approcher du camp où était Ikon, il avait fait creuser un souterrain.* » (Il fallait un souterrain comme dans beaucoup d'autres traditions, on l'a!). Localement, on affirme en effet qu'un souterrain rejoint le « château » de Kerhuel, dont Kermaria était sans doute la chapelle, au « château » de Kerleau près de Lande Kericun.

Mais comment Barbetorte, qui venait de loin, avait-il su où retrouver son ennemi qu'il poursuivait? Eh bien, on dit que chaque matin, au moment de lever le camp, il entendait **une grive** musicienne perchée sur une branche lui chanter « Kerikiun', Kerikiun' » et l'invitait à la suivre. C'est sur la bien nommée lande de Kericun en effet que les gens du pays font cantonner le chef normand.^{xxi}



La grive musicienne en plein travail !

Suivons maintenant le déroulement du combat de Lancerf d'après le récit publié en 1944 dans l'*Appel d'Ololé* :

[Guidés par le petit chevrier,] « les Bretons se glissent dans le sentier. Et quand le soleil jaillit des nuages, une immense clameur éclate dans le camp des Normands. Des Vikings sont tués avant même de se réveiller. D'autres bondissent sur leurs épées ou sur leurs haches mais les corps roulent dans le Trieux. Incon-le-Danois, arme au poing, est sorti de sa tente mais Alain bondit et le jette à terre. Bientôt, il ne reste plus un seul ennemi vivant sur la lande. Ceux qui s'enfuient à la nage se noient dans le courant de la marée montante ou brûlent dans leurs drakkars incendiés. »^{xxii}

Ce récit dramatise dans un style littéraire des éléments de tradition orale que les informateurs d'aujourd'hui disent avoir entendus de leurs aînés avant la dernière guerre. La grand'mère de Mme Kernaonet d'Yvias (celle qui n'aimait pas les roux!) de son côté, disait ceci :

[Les Bretons] livrent bataille aux Normands et anéantissent leur camp retranché de Kastell-Ofret qui devait se situer sur le rivage^{xxiii}, puisque ce combat est appelé chez nous « la bataille de Lancerf » ou encore « Emgann Toul-ar-c'hwiled^{xxiv} ». Ce que nous confirme ce dernier témoignage, c'est l'importance de Castell Auffret^{xxv} comme place forte normande assiégée et reprise par les Bretons.

Une fois de plus, les événements ont marqué la géographie locale. On montre encore un chemin creux et marécageux (n'hent Werneuk) et, sur deux ruisseaux, des ponts faits d'une seule dalle de pierre qui furent, dit-on, empruntés par les Normands dans leur fuite vers Traou-Du et Toull-ar-C'hwiled. Cela confirme au passage l'adhésion des informateurs aux accroches de mémoire des récits transmis de génération en génération.



Le pont de Hent Werneuk sur le ruisseau de Traou-Du

Restons justement à Toull-ar-C'hwiled. Au cours d'un entretien en 1997, Mme Ernault de Lancerf résumait bien la situation: « *Les Normands étaient là où il y a la croix Ikon, [croix de Kericun] puisque c'était le nom de leur chef. Mais d'autres Normands sont venus par la mer* ». Voilà qui nous ramène à la tradition d'un débarquement, si bien qu'en résumé, et en juxtaposant tous ces témoignages, on distingue 3 sites de batailles

1. **Kericun avec un combat sur la lande.**
2. **Castel Auffret [en fait un autre château plus près du rivage] avec une prise d'assaut du château par les Bretons.**
3. **Toull-ar- C'hwiled sur le Trieux avec un débarquement normand.**

Fréminville dit que la bataille dura une journée, François Ménez (écrivain local du siècle dernier) indique 3 jours et M Yves Henry, un ancien de Lancerf, disait une marée^{xxvi}. Tout dépend des récits recueillis. Nous retiendrons le scénario en 3 jours.

* [La suite est désormais commune aux deux scénarios](#)

Que se passa-t-il après la bataille ?



Tout le monde à Lancerf est d'accord : « *Les soldats bretons étaient chrétiens, ceux qui avaient été tués furent inhumés sur la butte de Lancerf et l'on a bâti une chapelle au milieu : c'est la chapelle de Lancerf ; les autres [les païens], ils ont tous été jetés à l'eau, les morts comme les vivants qui se sont alors noyés* ». N. Chouteau, historienne locale, avait elle aussi entendu le même type de récit^{xxvii}.

Quant aux soldats bretons survivants, ils retournèrent à Saint-Brieuc et le témoignage de Jeanne Henry (déjà entendu plus haut) confirme bien que Barbetorte venait de l'est à la poursuite d'Ikon.

et qu'est-il advenu d'Alain Barbetorte ensuite ?

« A sa mort, raconte Jeanne, Alanik voulut être enterré à Lancerf dans la lande de Louis Lan [surnom de M. L.Ollivier]. ». En 1982 M. Lucien Loyer qui gardait ses vaches dans le cimetière de la chapelle ajoutait ceci: « Quand Alain Barbetorte mourut, il voulut se faire enterrer près du site où il avait remporté la bataille contre les Normands. Avec lui, on enfouit sa cuirasse en or et son couvert en or [dans un tonneau en or, ajoutait de son côté M. Renan]. Bien des fois, par la suite, on essaya de voler le trésor. Quand on creusait près de la croix, venait un moment où on apercevait l'or, mais immédiatement, les objets s'évanouissaient et on n'a jamais pu le saisir ! »

Que faut-il penser des croix^{xxviii}

Localement, elles sont indissociablement liées aux combats contre les Normands.



L'abbé Gouronnec, vicaire puis recteur de Plourivo (de 1849 à 1869) écrivait ceci :« L'on voit [sur la paroisse], un tumulus que l'on croit remonter au temps de Jules César, ainsi qu'une motte féodale très remarquable par son élévation et son étendue. Sur deux éminences dominant la rivière du Trieux, on trouve deux anciennes croix faites d'un seul bloc, en pierre du pays que l'on croit généralement érigées en mémoire de batailles importantes entre les Normands et les Bretons ^{xxix} »

Ces renseignements ne doivent rien à Fréminville (ils ne donnent ni nom ni date) et viennent d'une autre source orale locale: « on croit généralement ». Ce recteur mentionne donc :

- a) deux croix en pierre du pays (et non une seule en granit comme le dit Fréminville)
- b) et il parle de batailles importantes entre Bretons et Normands, et non d'une seule.

Là encore, il s'agit non pas d'établir une authenticité historique (ces croix comme les épées du Trieux sont étrangères à la bataille) mais il s'agit de constater qu'elles se sont intégrées au récit. Ces deux croix, visibles à Lancerf, ont subi des déplacements et connu des fortunes diverses. Pour le moment, elles sont populairement associées à une victoire d'Alain Barbetorte.

Voilà ce qu'une enquête de terrain complétée par quelques lectures a permis de rassembler sur cette **tradition orale** de victoire bretonne sur l'occupant normand et sur le rôle qu'a pu jouer Alain Barbetorte. Bilan lacunaire certainement (comment être sûr de n'être pas passé à côté d'un témoignage capital et comment ne pas regretter la disparition d'informateurs recommandés partis trop tôt avec leurs souvenirs), mais bilan assez riche, cependant, pour en tirer des enseignements et peut-être même des conclusions surprenantes!

Deuxième Partie

La Chanson d'Aiquin propose une trame de lecture

Tels quels, les témoignages, regroupés en deux scénarios, semblent incompatibles, même si la fin de l'histoire – la victoire - est bien la même dans les deux cas.

La solution va venir d'une longue chanson de geste médiévale, peu connue, dont l'enchaînement de certains épisodes fournit une trame de lecture cohérente qui va permettre d'ordonner chronologiquement le déroulement des événements à Lancerf.

Il s'agit de **La Chanson d'Aiquin** (dite aussi **Le Roman d'Aiquin**)

La Chanson ou le Roman d'Aiquin est un longue chanson de geste de 3000 vers qui n'est connue qu'en un seul exemplaire trouvé au XVIème siècle dans les ruines d'un couvent sur une île près de Saint-Malo. Cette chanson dont l'original (perdu) serait du XIIème ou tout début du XIIIème siècle relate une campagne militaire menée par Charlemagne pour libérer la Bretagne des

Sarrazins (!) qui l'occupent. Ce document a été longtemps négligé et dénigré car truffé d'incohérences, d'invraisemblances, d'anachronismes et d'épisodes abracadabrants! Il n'a laissé quasiment aucune trace dans la tradition orale^{xxx} même dans le pays de Dol et des bords de Rance où il a pourtant vu le jour.

Ce long poème est une épopée qui décrit ce qui ressemble à la reconquête de la Bretagne deux siècles et demi plus tôt^{xxxi}, du temps de Barbetorte. Mais comme l'auteur est probablement un clerc du pays de Dol et qu'il vit très près (trop près?) du puissant voisin français, il ne veut surtout pas le froisser et accorde donc le bénéfice de cette victoire à l'empereur Charlemagne, au prix d'un anachronisme et d'un contre-sens aberrants. Si à la place de Charlemagne, on entend Barbetorte, l'épopée devient tout de suite plus compréhensible.

Quant aux ennemis à chasser hors de Bretagne, ils sont appelés tantôt « *Sarrazins* » (autre lieu commun dans beaucoup de chansons de geste pour désigner les ennemis de Charlemagne), tantôt « *hommes du Nord* », « *Norrois*, « *Danois*», et ils sont païens. Le nom de leur chef **Aiquin**, nom dérivé de *Incon*, est un chef normand qui se prétendant maître de la Bretagne serait venu combattre dans les parages de Dol et Saint-Malo.^{xxxii} .

Une trame de lecture pour ce qui se disait à Lancerf

Le poème raconte une guerre qui dure 7 ans et qui couvre une partie de la Bretagne. Mais pour ce qui concerne la bataille de Lancerf (une estimation que l'on va suivre donne 3 jours), ne vont être gardés ci-dessous, que les épisodes, une dizaine en tout, qui présentent des points communs avec les témoignages locaux et proposent une trame de lecture chronologique et cohérente. (Voir 5ème partie ci-dessous)

- Un jour, l'empereur Charlemagne décide de reconquérir la Bretagne soumise à un chef sarrazin (entendez normand), un païen nommé Aiquin.
- Réunis dans le palais archiépiscopal de Dol, le prélat, les barons bretons et l'empereur décident d'assiéger Quidalet (Aleth,/ Saint-Servan près de Saint-Malo) où réside Aiquin.
- Un premier combat a lieu. Pour inhumer les morts, Charlemagne fonde un cimetière surmonté d'une église
- Puis il va s'installer à Château-Malo d'où il dirigera les opérations.
- Au cours d'un combat, les Bretons se font un jour piéger par le reflux de la Rance.
- Mais peu après, ils repoussent une tentative de débarquement ennemie. Tous les bateaux sont pris, sauf un qui réussit à s'échapper.
- Le siège continue. L'empereur fonde une chapelle dédiée à saint Servan et lui offre une croix.
- Un vieil homme, grâce à la connaissance qu'il a du pays, va permettre à Charlemagne de s'emparer de la forteresse de Quidalet.
- Aiquin s'enfuit avec une petite armée
- Une poursuite s'engage contre les Sarrazins en déroute. Puis le récit s'interrompt brutalement, très près sans doute d'une défaite définitive et de la la mort de Aiquin.

On reconnaît sans peine dans ce déroulement bien des épisodes contenus dans les deux scénarios de Lancerf. Ainsi, de lui-même, tel ou tel moment, tel ou tel événement survenu à Lancerf vient se placer en parallèle de celui décrit dans la chanson (par exemple : le siège d'un château en bord de mer, le recours à un modeste personnage local, l'échec d'un débarquement ou encore le piège de la marée descendante etc.)

Huit siècles séparent ces deux récits, l'un écrit, d'expression française et né dans le pays de Dol, l'autre oral, issu de la tradition en langue bretonne et circulant dans le pays de Paimpol, Malgré tout, il y a plus que des ressemblances entre les deux et l'on sent comme un air de parenté.

Ayant fourni cette trame qui permettra au récit de Lancerf de se dérouler de façon cohérente, *la Chanson d'Aiquin* ne va pas en rester là car une relecture du poème nous réserve bientôt une autre surprise de taille : en effet, à deux reprises, on lit dans la Chanson un nom de château qu'apparemment personne n'a encore localisé mais qui, coïncidence ?, aurait un écho dans la toponymie locale.

Il s'agit de Servan Chateillon.

Troisième partie : l'énigme de Servan Chateillon

Dans la reconquête du sol breton telle qu'elle est racontée dans *la Chanson d'Aiquin*, l'empereur et l'archevêque de Dol ont le soutien de tous les seigneurs bretons qui ont été chassés de leurs terres par les Sarrazins (Normands). Rencontrons-en quelques uns réunis au palais de l'archevêque (seuls, ci-dessous, sont cités les seigneurs établis le long de la côte nord) :

« De ces barons, je veux faire mention :

Dom Conan de *Leon* [Côte du Léon (vers 64)]

Yves de *Seysson* [Cesson (vers 75)]

Hamon de *Mont reley* [Morlaix (vers 82)]

Excomar de *Saint Pabu* [Tréguier (vers 86) St Pabu, autre nom pour st Tugdual]

Sire Eyon de Servan Chateillon ????? (vers 86)

Agot y est » [Ile Agot (vers 91) en face de Saint-Briac]

etc.

Si, pendant longtemps, on n'a accordé aucune valeur à *la Chanson d'Aiquin* ni historique ni littéraire, on a toujours reconnu sa précision dans les noms de lieux. L'archéologie, précise J.C. Cassard dans le *Dictionnaire de Bretagne*, prouve que tous les lieux cités le long de la côte dans *la Chanson d'Aiquin* ont été occupés par les Vikings. Le seul qui n'ait pas encore été identifié se trouve être celui de Servan-Chateillon, dont on a la brève description suivante :

« **Sire Eyon de Servan Chateillon**

Près de la mer a un très beau donjon

Serain le fit avant l'Incarnation

De Jesus Christ qui souffrit Passion » (vers 86 – 89)

* *
*

En cette fin du XII^{ème} siècle, l'auteur français de *la Chanson d'Aiquin* disposait certainement de renseignements sur les sites dont il égrenait les noms. Ainsi, la renommée du « fort beau donjon » de **Servan Chateillon** était-elle manifestement parvenue à ses oreilles.

Si ni Joüon des Longrais qui au XIX^{ème} siècle fut le premier à étudier de très près la Chanson *d'Aiquin*, ni d'autres après lui n'ont pas réussi à localiser Servan-Chateillon, c'est parce qu'ils ne disposaient pas, à leur époque, des moyens de se déplacer pour consulter tous les cadastres existants ni de connaître ou de repérer sur une carte un toponyme breton quasiment inconnu hors de son secteur.

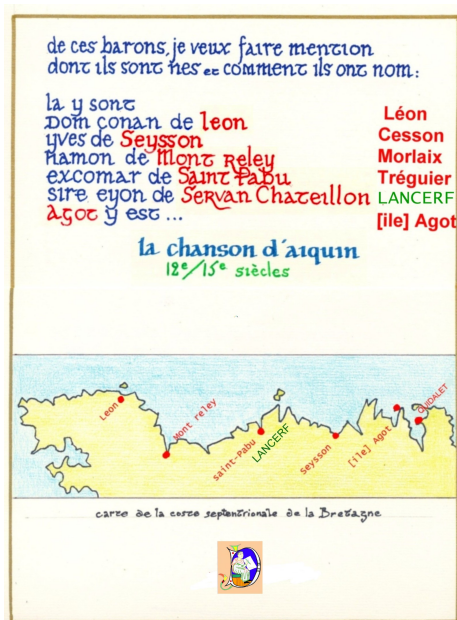
Ce n'est plus le cas aujourd'hui et le rapprochement entre Servan Chateillon et Lancerf se fait aisément. Saint-Servan est aujourd'hui un quartier de Saint-Malo situé sur la rive droite de la Rance en Haute Bretagne et Lancerf est aujourd'hui un quartier de Plourivo situé sur la rive droite du Trieux. C'était autrefois une seigneurie du Goëlo en pays bretonnant. L'énigme va se résoudre en passant d'une langue à l'autre, du français au breton, de Servan à Serf.

En effet, *Servan* (en français) et *Serf / Cerf* (en breton) sont pour la tradition populaire un seul et même personnage ^{xxxiii}, un saint celtique dont le culte fut apporté en Armorique par les

Bretons d'outre-Manche vers le VI^{ème} siècle^{xxxiv}. La paroisse de Saint-Servan (sur la Rance) et l'ermitage (*Lan*) de Cerf / Serv (sur le Trieux) ont en commun d'être situés au coeur de secteurs riches en toponymes de saints celtiques (Malo, Suliac, Iltud, Coulomb, Maudez, Rion, Touoc, By, Ivy...). N'étant pas bretonnant, l'auteur dolois a francisé » un *Kastell Serf* donné par son informateur en *Château Servan* (ou *Servan Chateillon*) plus compréhensible pour ses lecteurs ou auditeurs.



Saint Serf et saint Servan partagent le sort commun de bien des saints celtiques d'avoir traversé la « mer de Bretagne ».



Comme, en longeant toute la côte nord de la Bretagne, il n'est nulle part ailleurs qu'ici sur la rive droite du Trieux, un autre *Serf / Cerv*^{xxxv} toponyme correspondant au Lancerf local, c'est donc bien ici, à Plourivo, qu'il faudrait placer le « fort beau donjon » de *Kastell Serf / Château de Servan*.

Par ces quelques vers écrits en français dans une chanson de geste née en bord de Rance, la *Chanson d'Aiquin* deviendrait ainsi **la plus ancienne archive écrite évoquant Lancerf et son château**. Cette information inattendue devient capitale car elle comble un vide béant dans la liste des châteaux établis sur la côte nord de la Bretagne, en secteur bretonnant, au temps de la reconquête. Les Normands, qui s'installaient dans les estuaires, n'avaient en effet aucune raison de délaisser le Trieux et son château.

Pourrait-on savoir où plus précisément se dressait ce fort beau donjon de Lancerf ?

Quatrième partie L'énigme de la sirène

Une autre surprise attend encore le lecteur. Dans le poème, Servan Chateillon (*Kastell Serf*) est nettement associé à un autre nom tout aussi curieux, « **Serain** », qui semble être à la fois le nom du fondateur du château et un second nom pour le château lui-même :

Voici les passages qui les associent :

« **Sire Eyon** de Servan Chateillon
Près de la mer **a un très beau donjon**
Serain le fit avant l'Incarnation
De Jesus Christ qui souffrit Passion » (vers 86 - 89)

et plus loin :

« **Eyon** est [au combat]
Et n'a pas oublié

De bien cogner sur les païens
Qui lui ont volé son **chastel Serein**. » (vers 758 – 760)

Servan Chateillon et *Chateau Serain* sont un seul et même château, fondé autrefois par un mystérieux Serain et occupé par les Sarrazins (Normands) qui en ont chassé son occupant breton, personnage sans doute plus légendaire que réel, nommé Eyon (amusant jeu de mot construit sur Chateau et Eyon). Mais que peut bien signifier ce mystérieux mot de *Serain* ?

Cette fois l'énigme est double et c'est par la complémentarité d'indices provenant séparément de la *Chanson* et de la connaissance de l'histoire locale de Plourivo qu'elle peut être élucidée :

Voici la première énigme :

*** Pourquoi Servan Chateillon est-il aussi appelé chastel Serain ?**

Sur place, deux sites médiévaux bien connus, *Kastel Offret* et *Kerhuel* pourraient convenir par l'importance qu'ils semblent avoir eue autrefois. Mais pourquoi ces deux châteaux qui avaient déjà chacun leur nom en auraient-ils changé ? De plus, aucun des deux n'est situé dans le quartier de Lancerf ni près du rivage.^{xxxvi}

Cependant *Kerhuel*, pour une raison bien particulière, retient l'attention car on y voit, en remploi dans un mur, une sirène sculptée dans une pierre.^{xxxvii} Cette sculpture intrigue fort quiconque la regarde car la sirène « outre le traditionnel miroir qu'elle tient dans une main, porte à bout de bras, dans l'autre main, un petit enfant de la taille d'un nouveau-né. » (Mme Nicole Chouteau)

Voici maintenant la seconde énigme :

*** Que fait à Plourivo une curieuse sirène sculptée sur une pierre et tenant un enfant ?**

Cette pierre n'est manifestement pas à sa place originelle et pose la question de sa provenance. Grâce à un examen attentif du vieux cadastre et des données de la *Chanson d'Aiquin*, il va être possible de proposer une solution qui répond aux deux énigmes :

Joüon des Longrais (au XIX^{ème} siècle), parlant de ce *Chastel Serain* avait raison de voir l'allusion à une sirène.^{xxxviii} Restait à la trouver ! Or, il existe à Lancerf, non loin de la chapelle, et tout près du rivage, un microtoponyme (Cozquer / *Vieuxville*) (cadastre napoléonien, section B parcelles 572 à 576) et une parcelle cadastrale-appelée *Parc Hastel* (section B parcelle 562) (le champ du château), seule trace d'un château anonyme totalement disparu aujourd'hui.^{xxxix}

La sirène de Kerhuel
(d'après un dessin d'O. Pagès)



Ce château oublié des archives locales pourrait bien être le *Château Serain* car il correspondrait à ce qu'en dit la Chanson :

- 1) l'existence à cet endroit ou à proximité d'un château (grâce au microtoponyme)
- 2) ce château était **dans le quartier de Lancerf** (puisqu'on l'appelait aussi *Servan Chateillon* / *Kastell Serf*)
- 3) il était situé **près de la mer** et dominait donc le Trieux.

4) et son ancienneté est soulignée par le fait qu'il a été **bâti « avant l'incarnation de Jésus Christ »** par un mystérieux Serain. Or *serain(e)* en vieux français et *serenn* en breton^{xl} désignent **la sirène**^{xli} (créature fantastique appartenant au paganisme pré chrétien). Chastel Serain / Servan Chateillon n'aurait-il pas été tenu au Xème, XIème ou XIIème siècle par une famille ayant un rapport avec une sirène emblématique dans ses armes ?

Le microtoponyme *Cosquer*, quant à lui, vient probablement de la maison noble du même nom mentionné lors de la réformation de 1536. Mais il peut aussi venir d'un château disparu et si vieux qu'on ne le connaît plus que sous ce nom de vieux château. Quoi qu'il en soit, ce seul qualificatif de *vieux* confère au site une ancienneté certaine même s'il lui est étranger et postérieur !

Cette description conforme aux données de *la Chanson d'Aiquin* sert l'hypothèse que la sirène aujourd'hui visible à Kerhuel était autrefois en évidence dans *Chastel Serain*, au point de lui avoir donné ce second nom. Une confirmation inattendue va venir d'une information fournie par une historienne locale.

Mme Nicole Chouteau^{xlii} nous apprend en effet que « *la seigneurie du Cosquer [située en Lancerf] fut rapidement absorbée par Kerhuel et que Parc Hastel en est la seule trace visible au cadastre* ». C'est peut-être après cette absorption que le château fut abandonné et détruit, ses pierres dispersées et la sirène transportée à Kerhuel où elle perdit alors tout son sens ! Car elle **avait un sens, cette sirène tenant à bout de bras un petit enfant de la taille d'un nouveau-né**. Cette scène pouvait témoigner d'un événement prodigieux, fondateur et mémorable tel que celui-ci : la sirène que l'on voit vient d'accoucher de l'enfant qu'elle tient à bout de bras et c'est cet enfant qui construira le château. **La mère et l'enfant seraient les fondateurs de la lignée « Serain »** dont la sculpture emblématique devait être assez visible pour conférer cette seconde appellation du château.

La pauvreté du microtoponyme (Parc Hastel) laisse la place libre pour implanter sur l'une ou l'autre parcelle (Park Hastel, Cosquer ou même une autre à proximité) un château authentique, doté d'un nom (et même de deux noms!) et « compatible » à la fois avec le contexte de *la Chanson d'Aiquin* et la tradition populaire..

Si Servan Chateillon (le Kastel de Serf) et Chastel Serain (le château de la sirène) sont bien un seul et même château situé en bordure du Trieux, là encore, il n'existe sur toute la côte nord de la Bretagne, depuis la Rance jusqu'au Léon, aucun autre site plus propice que « Parc Hastel », ou ses abords, pour y implanter ce « fort beau donjon » de la Chanson.

La date ?

Toutes ces données nouvelles, indépendantes les unes des autres et provenant aussi bien de la *chanson de geste française*, que de la tradition populaire bretonne, de la toponymie, topographie et histoire locales convergent pour proposer l'idée qu'un épisode de la campagne pour la reconquête de la Bretagne s'est déroulé ici, dans les landes et sur le rivage de Lancerf, au pied même des murailles d'un fort beau « donjon à la sirène ». La date de cette reconquête fut sûrement très longtemps totalement inconnue localement, jusqu'à la maladroite mais véridique révélation de Fréminville qui la plaçait en 937 (voir Annexe I). L'auteur d'une autre épopée écrite à la gloire d'un baron voisin engagé dans la même campagne donnait la date de 936 (annexe IV). C'est bien de cette même campagne que traite la Chanson, malgré l'aberrante présence de Charlemagne, mort depuis longtemps déjà et sans avoir jamais libéré la Bretagne.

Avec ou sans Barbetorte ?

En tout cas, il n'était pas question pour les Bretons d'accepter un Charlemagne libérateur^{xliii} et de toute façon sans doute inconnu d'eux ! En revanche, Barbetorte s'imposait « naturellement » puisque c'est lui qui était le commandant en chef de cette campagne et que son nom avait dû apparaître assez tôt dans les récits de reconquête (sans qu'on en sache plus sur sa personne !). Son nom, assez drôle, de même que ses surnoms (*Alan Barbeg*, *Alanig*, *al Louarn*) étaient faciles à retenir et la conclusion, hâtive mais flatteuse, devenait évidence : **Barbetorte a libéré la Bretagne,**

donc Barbetorte a libéré Lancerf, donc il est venu ici. Plus tard les gens de Lancerf lui ont même fait dire qu'il avait choisi leur hameau pour y reposer après sa mort.

A Barbetorte, il fallait un ennemi à sa hauteur : cette fois, *la Chanson* allait imposer le nom de *Aiquin*. Les gens de Lancerf l'ont adopté, lui aussi, sous la forme de *Ikon* et ce, avec d'autant plus de facilité qu'un toponyme totalement étranger se prêtait géographiquement et phonétiquement à cette appropriation : Kericun.

* *
*

Dès la fin du XII^{ème} siècle ou début du XIII^{ème}, on voit que le site de Lancerf serait donc connu dans le contexte d'une guerre de reconquête bretonne.

Sur place, un récit populaire en langue bretonne a dû se construire autour de cette bataille. Plus tard, une version de *la Chanson d'Aiquin*, adaptée en breton, donnera un cadre à ce récit. Le nom de Barbetorte héros libérateur va s'imposer et le récit va se transmettre sous forme d'épopée locale avec ses propres accroches de mémoire, ses emprunts, adaptations, exagérations, déformations, oublis^{xliv} etc. Avec le temps, peu à peu, toujours en langue bretonne, la tradition orale va se fractionner pour donner autant de versions qu'il y a de familles à la détenir et de conteurs à la transmettre. Des « accroches » et des noms peuvent disparaître, ils seront remplacés par d'autres. C'est ainsi qu'après la destruction du Servan-Chateillon et l'exil de la pierre à la sirène, leurs noms mêmes vont tomber dans l'oubli et ne subsister que dans la *Chanson*, et encore de façon énigmatique ; ou bien ils seront remplacés par d'autres noms (Castel Auffret par exemple) qui feront l'affaire et seront acceptés.

Au fil du temps, on voit aussi que l'épopée s'est recentrée sur Lancerf, et sa renommée ne dépassera plus guère le berceau qui l'a vu naître. Ce qui a dû aussi être le cas pour bien d'autres sites où, hélas, nulle recherche, aucune enquête de terrain sur la tradition populaire orale n'ont été conduites. Il est difficile d'évaluer dans quelle mesure le mouvement romantique (élitiste) du XIX^{ème} siècle a pu impacter des traditions orales locales qui avaient leur terreau propre.

Cinquième partie : Essai de reconstitution du récit de la bataille de Lancerf

A la lueur de tout ce qui précède, il va être possible de reprendre les deux scénarios et de présenter cette bataille de Lancerf telle que la tradition la faisait se dérouler. *La Chanson d'Aiquin* a fourni non seulement un déroulement chronologique mais elle vient peut-être aussi de lui redonner, grâce à l'apport de la toponymie et de l'histoire locale, les noms et l'emplacement depuis si longtemps oubliés de Kastell Serf, alias Chastel Serain.

L'action se déroule sur 3 jours et est marquée par 3 épisodes décisifs :

Une attaque surprise du camp de Ikon sur la lande de Kericun..

La prise d'assaut de Servan Chateillon / Chastel Serain occupé par les Normands.

L'échec d'un débarquement d'une flotte de secours normande dans le port de Toull-ar-C'hwiled et le massacre qui s'en est suivi.

- **Le premier jour** voit Barbetorte lancé à la poursuite d'Ikon. Il est guidé par une grive qui lui a rappelé de se rendre à Kericun où les armées doivent se rencontrer.
- Arrivé à Beauport, Alain consulte ses barons. L'abbé lui présente un chevalier de Lancerf dont les Normands ont tué le père et enlevé la mère.
- Guidé par le petit chevalier, Barbetorte s'installe sur la lande de Kericun d'où il peut observer les Normands.^{xlv}
- **Le deuxième jour**, au matin, les Bretons attaquent le camp normand installé sur la lande.

- Vaincus, Ikon et le reste de son armée se réfugient dans le fort beau donjon de Servan-Chateillon /kastell_Serf ou encore *Château Serain*_toujours aux mains des Normands. Le petit chevrier guide à nouveau Alain vers ce château.
- Les femmes du pays saoulent les Normands et leur font perdre leur vigueur.
- **Le 3ème jour**, les Bretons conduits par Barbetorte prennent d'assaut Kastell Serf/ Chastel Serein.
- Une flotte de secours normande remonte le Trieux et accoste à marée haute à Toul ar C'hwilet.
- Les Normands qui ont réussi à débarquer rencontrent leurs compatriotes fuyant devant Barbetorte et son armée .
- Tous sont refoulés vers la grève de Toull-ar-C'hwiled, ou le reflux les piège.
- Ils se font massacrer par les habitants de Lancerf qui ont eu le temps de brûler leurs vaisseaux, sauf un qui a réussi à prendre le large.
- Au soir de ce 3ème jour, Barbetorte fait inhumer les soldats bretons en terre chrétienne, érige une chapelle et fait dresser des croix.
- Dès le lendemain, Barbetorte et son armée regagnent Saint-Brieuc.
- Barbetorte demande qu'à sa mort, on l'inhume à Lancerf.

Les 2 dernières lignes n'ont pas d'équivalence dans *La Chanson d'Aiquin* qui s'interrompt brutalement avant d'avoir été achevée.

Plus n'est besoin de rappeler le parallèle entre les deux récits ni les ressemblances qui les rapprochent ! La trame est facile à mémoriser et les « embellissements » faciles à imaginer selon le talent de chaque conteur.

CONCLUSION

Toutes les traditions orales recueillies à propos de Barbetorte s'inscrivent donc dans une continuité des chansons de geste du Moyen-Age. Elles semblent même une adaptation locale de récits épiques comme celui de la *Chanson d'Aiquin*. Cette dernière aurait voyagé et se serait adaptée aux endroits où elle parvenait. Le scénario des événements restait le même, et il se fixait d'autant plus facilement qu'il semblait attendu par des « accroches de mémoire » (décors, monuments, récits populaires) déjà en place.

Si *Parc Hastel* - ou une parcelle voisine - en Lancerf sur la rive droite du Trieux pouvait être le site du fort beau (et fabuleux) donjon bâti par une sirène ou son enfant, cela voudrait dire que l'auteur de la Chanson disposait à la fin du XIIème, début du XIIIème siècle d'informations sur ce lieu qu'il ne connaissait que de nom et que ça méritait bien quelques vers dans son poème.

La Chanson d'Aiquin, pourrait donc être l'archive écrite la plus ancienne sur la tradition de la bataille de Lancerf et l'emplacement de son fantastique château, avec...

.... avec Barbetorte en héros historiquement présent à Lancerf ?

- Non, disent les historiens qui, à raison, demandent des preuves.
- Peut-être que oui, peut-être que non disent les Normands pour qui, finalement, le résultat de la bataille a été le même !
- Oui, sans doute, disent d'autres, mais il est intervenu en « guest-star » seulement.
- Oui, bien sûr, conclut la tradition populaire locale, et dans le rôle principal même !

En revoyant le déroulement de ces trois jours, que d'images fortes restent en mémoire :
la grive guidant l'armée bretonne vers Kericun,
les oriflammes flottant au vent,
le petit chevrier guidant Barbetorte sur le sentier dans la falaise,
le fort beau donjon à la sirène se mirant dans le Trieux,
l'inhumation de Barbetorte dans sa cuirasse en or, etc. etc.

Si la Chanson d'Aiquin, dans une version plus finie, avait eu la bonne fortune de retenir l'attention d'un artiste médiéval, quelles belles enluminures aux riches couleurs cet artiste n'aurait-il pas tirées de telles scènes.

Mais il n'est pas interdit à des artistes modernes de s'emparer du sujet !

Texte J.Dervilly - 2025-2026
cartes IGN

(La bibliographie est donnée dans les notes, tout à fait à la fin de ces pages)



Si l'histoire locale, la tradition populaire et la Chanson d'Aiquin parlent de la même chose, c'est à Lancerf, près de la mer qu'il faudrait situer "le très beau donjon" à la sirène

ANNEXES 1

FREMINVILLE ET LA BATAILLE DE PLOURIVO

Lorsque Fréminville se présente à Plourivo vers 1830, il entend un récit de cette bataille dont il ne retient que les grands traits.

S'il est le tout premier à en parler par écrit,

* C'est parce qu'aucun collecteur n'est venu « labourer » le pays avant lui. (le Goëlo a longtemps été délaissé au profit du Trégor supposé plus riche en traditions)

* C'est parce qu'il se trouve au bon endroit au bon moment pour recueillir un récit populaire qui ne semble pas avoir dépassé les limites de la commune et reste inconnu.

* C'est parce qu'il faut bien, un jour ou l'autre, qu'il y ait un « premier » ^{xlvi} !

En tout et pour tout, ce que Fréminville a recueilli se résume à peu de chose. Il s'agit, dit-il,

* d'« une tradition qui existe encore dans la mémoire des gens de Plourivo »

* à propos d'« une grande bataille qui fut sanglante et qui dura « tout le jour ».

* Elle eut lieu sur « une vaste lande » qui est « célèbre »

* à l'issue de laquelle, les « Normands [furent] immolés par le fer des Bretons ou précipités et noyés dans le Trieux.

* « Une croix fut érigée au milieu de la lande pour commémorer la victoire »

* Le chef des Bretons était « Alain Barbe Torte » et « Incon » celui des Normands.

C'est à la fois beaucoup (puisque c'est inédit!) et très peu quand on sait tout le pittoresque et l'abondance de détails que comporte tout récit populaire. Ici, c'est rapporté de façon « plate », factuelle, sans anecdote ni effet épique ou oratoire. Cependant, Fréminville évitant le cliché qui réserve aux seules vieilles

gens la faculté de retenir ce qui va disparaître avec elles indique bien que **la mémoire et la transmission locales sont encore actives dans le pays**. En fait, il n'a recueilli qu'une seule version, mais cette version, une fois imprimée, est devenue LA version officielle qui par la suite a rejeté les autres dans l'oubli.

Fréminville se sentait à juste titre un peu pionnier. Il faut lui savoir gré d'avoir recueilli ce récit populaire inédit. Plus tard, en effet, l'interdiction de la langue bretonne, l'extinction de la transmission orale, la diffusion de la culture écrite d'expression française et enfin l'évolution des goûts l'auraient condamné à disparaître.

Seulement, Fréminville s'est un peu imprudemment empressé de dater les événements du récit qu'il recueillait. Ayant entendu les noms tels que *Ikon* (pour *Incon*) et *Alan Barbeg*, *Alanig*, *Alan al Louarn* et peut-être même *Barbetorte*, il a aussitôt reconnu, en homme cultivé qu'il était, un événement historique et il le date (937). Cette date n'a pas pu lui être donnée par son informateur !

En datant l'année de la victoire et en la publiant en 1837, Fréminville a fait d'un récit local en langue bretonne un fait historique avéré où tout, les noms des protagonistes, la croix, les lieux, les toponymes, tout devient preuve ! Ce faisant, tôt ou tard, son récit allait s'exposer à la critique des historiens et des savants.

De fait, en 1907, il y eut dans le *Journal de Paimpol* une série d'articles publiés par un érudit local, mais son approche de la question était telle (c'était un notable qui venait en historien et non en collecteur de traditions) qu'il ne pouvait trouver ce qu'il était venu chercher. Il conclut donc qu'il n'y avait rien eu. Sa démonstration est intéressante car il livre au fil des pages des éléments de la tradition orale (pour mieux démontrer qu'il ne faut pas s'y fier^{xlvi}) et par là-même il les sauve de l'oubli.

Heureusement cela ne semble pas avoir affecté la tradition populaire qui gardait sous les yeux le décor naturel approprié à son récit et les accroches de mémoire qui en faisaient la saveur. Elle continua donc de se transmettre en breton indépendamment de la version officielle en français, retenue par les uns, rejetée par les autres, ou même de la récupération politique tentée à une certaine époque par un candidat^{xlvi} à une élection locale.

Deux siècles après Fréminville, les fragments de tradition populaire bretonne récoltés en français lors d'enquêtes de terrain témoignent encore, par leur variété, leur « pittoresque » et par leur cohérence quand on a compris leur enchaînement, de l'importance que cette tradition orale devait avoir quand elle s'exerçait pleinement.

ANNEXE 2

LE RÔLE BREF MAIS CENTRAL DE L'ABBAYE DE BEAUPORT DANS LA TRADITION DE LANCERF



La présence de Barbetorte à Beauport reste évidemment du domaine de la légende puisque l'abbaye n'existait pas encore!

Mais, comme dans le *Roman d'Aiquin*, il fallait, ici en Goëlo, un haut lieu chrétien, pour souligner à travers Barbetorte l'accomplissement d'un **plan divin**, à savoir la reconquête de la Bretagne sur des étrangers païens. Dans *Le Roman d'Aiquin*, le palais archiépiscopal de Dol était le lieu « sacré » où en présence de l'archevêque, Charlemagne rassemblait ses barons et lançait la « croisade » contre l'occupant païen.

En Goëlo, seule l'abbaye de Beauport pouvait fournir un cadre à la hauteur de l'évènement. Elle est donc entrée dans la mémoire locale comme le lieu choisi pour la mise en place de ce plan divin : Alain Barbetorte, en présence de l'Abbé y présideles Etats Généraux de Bretagne! La campagne contre le païen Ikon, bénie de Dieu, ne pouvait être elle aussi que victorieuse.

Historiquement, il n'y avait pas encore d'abbaye, mais dans la tradition locale, elle existait déjà depuis les temps lointains de ses légendaires fondateurs Maudez et Rion. Alain Barbetorte n'ajoutait donc qu'une page à la légende dorée qui faisait le délice des conteurs et de leur public.

ANNEXE 3

QU'EST DEVENUE LA SIRÈNE

Une fois transférée de Castel Serein à Kerhuel, la sirène perdit tout son sens. Mais, curieusement, un autre avenir s'est peut-être présenté à elle, toujours dans le domaine de la tradition populaire :

Une légende rapportée par Fréminville (encore lui!) dit que le roi Artus (Arthur) résidait dans le château de Kerduel à Ploeumeur Bodou^{xlix} lorsque la fée Viviane qui vivait sur l'île d'Aval, tomba folle amoureuse de lui. Elle l'enleva au milieu des fêtes de Kerduel et le transporta sur son île où il vit toujours et d'où le peuple croit qu'il reviendra un jour pour gouverner la Bretagne.

Léon Fleuriot précise que cette tradition était encore vigoureuse au XVI^{ème} siècle en Bretagne et que des survivances locales beaucoup plus récentes ont pu être recueillies par les collecteurs de chants traditionnels¹.

De fait, une légende encore plus près de Plourivo^{li} affirme que c'est depuis une autre île au large de Pleubian que Morgane aperçut Arthur et en tomba amoureuse. Pour le rejoindre, elle créa le sillon du Talbert. On devine la suite : Morgane l'enleva non pas du manoir de Kerduel près de Lannion pour l'emmener à Aval, mais du manoir de Kerhuel en Plourivo pour l'emmener à l'extrémité du sillon du Talbert d'où il reviendra un jour nous libérer!



ANNEXE 4

CE QUI SE DISAIT À MATIGNON

Un seul document d'archive suffit à montrer comment les récits de la libération de la Bretagne ont pu être transmis et parfois se fixer.

LE ROMAN DES BANNERÊTS DE BRETAGNE ^{lii}

Ce « roman » écrit en 1377 (à partir de récits plus anciens) est une sorte de chanson de geste, à la gloire d'un héros, ici un seigneur de Matignon nommé Gouyon (personnage aussi légendaire^{liii} que Eyon à Lancerf) qui aurait été compagnon du duc Alain Barbetorte. Ce document fait exception par la précision des noms et des dates comme le montrent les quelques vers qui suivent :

« [Apparut] un jeune Alain
[qui] emprunta nef en Angleterre
Pour retourner en sienne terre.
Un prince banneret qui se clamait Gouyon
[le] conduisit au port de Matignon .
Ainsi, il advint qu'en l'an 936
En Bretagne Normands Danois furent occis
Par habitants du pays et gens de toute sorte
Après qu' [ils eurent passé la mer] sous **Barbe Torte.** »

* *
*

- i Fréminville (de) : 1787 – 1848. Christophe Paulin de Fréminville, dit le Chevalier de Fréminville, est un officier de marine et savant, archéologue et écrivain français. Les résultats de ses expéditions archéologiques dans les Côtes-du-nord paraissent en 1837
- ii Chevalier de Fréminville, *Antiquités de Bretagne, Côtes du Nord*, 1837 p.100 et suivantes
- iii D'une part, tous les gens de Lancerf n'ont pas été interrogés et il se pourrait bien sûr que certaines personnes n'aient jamais entendu parler de Barbetorte ou de bataille à Lancerf ! Mais d'autre part, bien d'autres gens en dehors de Lancerf connaissaient et connaissent encore quelques éléments traditionnels sur cette bataille.
- iv F. Jacques, *Aiquin ou la reconquête de la Bretagne par le Roi Charlemagne*, Aix en Provence, 1979, vers 941.
- v Kernaonet, *Il est mort le Fournil*, 1980. A propos des gens d'Yffiniac, Fl. Le Roy écrit ceci : « *Parce qu'ils ont le verbe haut et la riposte facile, les gens des grèves passent pour appartenir à une race à part. Des Scandinaves, a-t-on dit.* » Tro-Breiz, librairie celtique - Paris, 1950 p.109. Quant à ceux de l'île de Batz, Ogée, dans son Dictionnaire les peignait ainsi : « *La population de Batz est entièrement dissemblable de la race bretonne ; les hommes surtout, remarquables par leur haute stature et une chevelure blonde, sont généralement imberbes quoique présentant les aspects de la vigueur.* » Les îliens d'Inismurray (C° Sligo) en Irlande parlaient ainsi des Danois : « *C'était un peuple aux cheveux roux qui ravageait le pays. [et s'y installa]. Et aujourd'hui encore on les craint d'une façon superstitieuse car si la première personne croisée le matin est un roux ou une rousse, on n'aura aucune chance.* » Joe McGowan *Inismurray, Island Voices* 2004
- vi *Le Journal de Paimpol*, 23 avril 1882. L'auteur manifestement connaît la version de Fréminville dont il sera question plus loin ; mais il s'en écarte notamment en insistant sur la notion de « débarquement de hordes », notion qui appartient à une autre tradition locale et limite l'histoire à un échec de débarquement normand.
- vii Le témoignage de Julie Le Floc'h ressemble là encore à celui recueilli sur l'île irlandaise d'Inishmurray (C° Sligo) évoquant un échec de débarquement danois : « *Les Danois débarquent à marée haute Tous les habitants les attaquent et le massacre commence; les Danois battent en retraite et quand ils veulent rembarquer, la mer a descendu et leurs bateaux sont échoués. Tous les Danois sont tués sauf un chef qui est capturé* » (et décapité plus tard de façon rituelle pour écarter à tout jamais le retour des Danois). Joe McGowan op. cit.
- viii C'est de cette façon que les habitants de l'île de Sercq repoussent les pirates (avec l'aide miraculeuse de saint Magloire). A. de la Borderie, cité par J.C. Cassard in *Les Bretons et la mer*, PUR. 1998 p. 63
- ix A propos d'armes trouvées dans les cours d'eau, voir l'article de René Louis, *Une coutume d'origine protohistorique: les combats sur les gués chez les Celtes et les Germains*, R. A. E, Tome V 1954. qui ouvre des pistes de recherche intéressantes concernant les armes trouvées dans les gués, ce qui est le cas à Lancerf.
- x Chevalier de Fréminville, op. cit., p. 86
- xi Il faut prendre avec précaution ce que dit de Fréminville. Mais le chevalier a été le premier à évoquer la « célébrité » de la bataille sur la lande et à parler d' une « tradition qui existe encore dans la mémoire des habitants de Plourivo ». Aurait-il pris le risque d'être contredit sur le champ ou plus tard si cela n'avait pas été vrai?
- xii Voir note vi
- xiii *Castel Auffret* : les informateurs ne pouvaient pas savoir qu'un autre site conviendrait mieux (voir plus loin).
- xiv *Kloz ar Vouden* au vieux cadastre.
- xv Yvon le Corre 1939 – 2020 peintre et navigateur français
- xvi *L'Appel d'Ololé*, 20 février 1944, N° 123
- xvii *Ololé*, N°9, 1971. Ce qui est surprenant quand même c'est que des récits d'ouvriers agricoles (qui ne lisent sans doute pas *Ololé*) et un autre récit publié dans ce même périodique présentent tant de points en commun. La question est de savoir quelle est la source commune.
- xviii *Le Journal de Paimpol* articles du 3 février au 19 mai 1907 « Les croix de Plourivo ». A.Cl. Ballini a identifié l'auteur de ces articles signés « X » comme étant Jules Le Chapelain. Voir : A. Cl. Ballini *La Bataille de Plourivo, mythe ou réalité?* in « Mémoires de la Société d'Emulation des Côtes d'Armor », tome CXXII, 1994
- xix L'histoire « officielle » parle bien du rôle essentiel joué par l'Abbé Jean dans le retour d'Alain Barbetorte, mais il est abbé de Landévennec.
- xx Voir en annexe. Sur l'importance de Beauport dans la tradition orale, voir *les Chemins de Saint-Yves dans le Goëlo et Crimes et Châtiments à l'Abbaye de Beauport* in « Les Cahiers de Beauport » 1996 et 2008
- xxi Cette anecdote rappelle celle d'une victoire bretonne sur les Français racontée par Paul Sébillot dans *Le peuple et l'histoire*, IMAGO, 1986. Un chef breton s'était endormi sous un arbre. Toute la nuit, un corbeau lui cria « conquereu ». aux oreilles, si bien qu'au matin, le roi ne savait que répéter « conquereu ». Les soldats comprirent aussitôt et se dirigèrent vers le village de Conquereuil en Loire Atlantique où ils surprirent les Français et les taillèrent en pièces! A Plourivo, la tradition orale ne dit pas vraiment d'où vient Ikon, ni comment il est arrivé à Plourivo. « Par la mer » dit Jeanne, « il était là, c'est tout » disent les autres. Le sentiment général, c'est que c'est à Lancerf que « le destin » disent les uns, « la Providence » disent les autres, fait se rencontrer « Ikon à face de loup » et « Alain le Renard ».
- xxii *L'appel d'Ololé*. op. cit.
- xxiii *Castel Auffret* n'est pas situé sur le rivage et ne peut être que secondaire dans le récit car un autre site convient mieux (que l'informatrice et beaucoup d'autres ne pouvaient pas connaître ! Voir plus loin...
- xxiv Kernaonet, op. cit.
- xxv On verra plus loin qu'un autre site est plus plausible.

- xxvi Maudez le Cozannet de Plourivo (décédé en 2010) m'avait fait connaître ce témoignage peu avant sa mort..
- xxvii Mémoires de la Société d'Emulation des Côtes du Nord Tome CXIII -1984
- xxviii « Les croix de Plourivo », voir note xv. Jules Le Chapelain, historien local est un homme sincère, soucieux de vérité. Il « dissèque » légendes, récits locaux et écrits antérieurs en leur appliquant la grille de lecture des historiens de son temps. Il en vient à la conclusion que « *la pseudo tradition populaire de la bataille de Plourivo entre Barbetorte et les Normands est à classer au musée des suppositions littéraires et historiques près du Barzaz Breiz* » 1907 (N°15). La méthode critique de l'époque aurait amené M. Le Chapelain à rejeter en bloc *la Chanson d'Aiquin* dont on reparlera plus loin.
- xxix Discours de présentation de la paroisse de Plourivo à l'évêque (1865?) par M. l'abbé Gouronnec, recteur..
- xxx Même la croix Saint-Etienne (un des seuls vestiges associés à Aiquin), n'est plus connue que des « initiés ».
- xxxill n'est pas question ici d'expliquer la genèse de *la Chanson d'Aiquin*. Disons simplement que les experts la font remonter au XII^{ème} siècle. Son auteur a pu rassembler des fragments populaires locaux et tenté de les organiser en une œuvre épique pour un public avide d'aventures héroïques. Les faits et les personnages sont énormément modifiés. *Comme la Chanson de Roland, La Chanson d'Aiquin* se rattache au « cycle du roi [Charlemagne] ».
- xxxii L'historien Bertrand d'Argentré dès 1588 semblait agacé par la popularité d'Aiquin en Bretagne et surtout la généalogie de Duguesclin qui se disait descendant d'Aiquin! Voir Nicolas Lenoir, op. cité p.113.
- xxxiii Pour les historiens, Serf/Cerv / Serw et Servan sont deux saints celtiques différents d'Outre-Manche. Mais comme c'est le cas pour bien d'autres (Budoc, Iltud, Méen etc.) ils fusionnent pour n'en faire qu'un seul.
- xxxiv Pour Guillotin de Corson., il ne faut pas confondre saint Servan (latin Servanus) avec un autre saint Servan(t) / saint Servais (latin Servacius). Voir :Guillotin de Corson – « Les saints oubliés » - *Saint Servan* (1904)
- xxxv Il existe deux autres Serf, dans l'arrière-pays; *Plouserf* à Louarget et *Saint-Serf* à Saint-Agathon. R. Largillière a remarqué qu'« à une chapelle côtière, correspond souvent une chapelle dans l'arrière pays » op.cit. Page 200.
- xxxvi Cependant, plusieurs informateurs évoquent, par défaut, Castel Auffret comme château occupé par les Normands. On va voir qu'un autre site convient mieux.
- xxxvii C'était d'après Frotier de la Messelière un important manoir avec douves et pont-levis, déjà mentionné au XIII^{ème} siècle. et à propos duquel N. Chouteau disait ceci : « *Le plus curieux [dans cet ancien manoir] est la petite énigme que pose une pierre réutilisée (en dépit du bon sens) : elle représente une petite sirène. qui tient dans une main un miroir. La sirène porte de l'autre main un enfant.* »
- xxxviii Mais le pauvre Jouon des Langray ne voit pas quoi faire de cette sirène ! D'autres chercheurs ont pensé que Chastel Serein est une déformation de Servan Chateillon et que c'est le même château ; mais ils ne savent pas non plus où le placer.
- xxxix « Dans les Côtes-du-Nord, le cadastre [levé entre 1845 et 1850] est très pauvre. Les terres ont souvent perdu leur nom original pour prendre un nom d'occasion ... Les anciens manoirs en ruine s'appellent tous invariablement *ar Hastel* ou *ar Sallou*. » R. Largillière rééd. 1995 p.18
- xl Fr. Favereau – dictionnaire compact du Breton contemporain – Skol Vreizh - 2001
- xli P. Potier du Courcy cite une famille SÉRÉ avec comme blason « de gueules à la sirène d'argent
- xlvi Op cit.
- xlvi La Bretagne ne manquerait pas de candidats mythiques potentiels valant mieux que Charlemagne. :Arthur, Anne de Bretagne, Duguesclin, Nominoé, mais c'est Barbetorte qui s'est imposé... et pour cause !
- xliv Lorsque le fort beau donjon de « Kastell Serf / chasteil Serain » a disparu du paysage, tout a disparu avec lui, jusqu'à son nom et surtout jusqu'au souvenir de la petite sirène emblématique. Pour localiser les combats et autres sièges, on a alors fait appel à d'autres accroches de mémoire (Castel Auffret, Kerhuel, tel ou tel pont ou chemin). Quand la sirène fut transportée à Kerhuel, elle tomba dans l'oubli
- xlvi Le parallèle entre la *Chanson d'Aiquin* et la tradition de Lancerf est saisissant : Charlemagne et Barbetorte ont tous les deux recours à un « civil » faible et désarmé pour s'approcher de leur ennemi : un vieillard sur les bords de la Rance, un enfant ici.
- xlvi Arnold Van Gennep expliquait ainsi comment certains récits anciens risquaient d'être négligés : « Que de nos jours, les épisodes des aventures se rattachent à des contes populaires ne prouve pas qu'autrefois les récits n'aient pas été plus épiques. Et de ce que peut-être aucun auteur antérieur ne l'ait signalé [parlant d'un conte populaire ayant l'air d'un ancien récit plus épique] ne prouve pas son inexistence aux siècles antérieurs puisque Moutel devait s'excuser de publier des matériaux qu'on regardait dans les milieux bourgeois et savants comme « humbles », disons « inférieurs ».
- xlvi Voir note xxi. Le fait, par exemple, que Incon se fasse tuer et retuer par Alain Barbetorte tantôt ici et tantôt là, ou bien la présence d'anachronismes flagrants dans les témoignages décrédibilisent totalement, selon le juge, la valeur de la tradition populaire
- xlvi A.Cl. Ballini, La bataille de Plourivo, mythe ou réalité ? In « Mémoires S.E. des C. d'A. - 1994
- xlvi Chrétien de Troyes fait de Carduel au Pays de Galles une des résidences du Roi Arthur !
- l *Histoire littéraire et culturelle de Bretagne* 1987 p. 114
- li Th. Caradec, *Autour des îles bretonnes* », rééd. Monein, 2007
- lii Voir l'étude que consacre J.C. Cassard à ce texte in *Regards étonnés, mélanges offerts au Professeur Gaël Milin* 2003, pp. 367-388
- lii Voir « Le Château de la Roche Goyon dit Fort la Latte » Sekjô No Shi - Impr. de la Manutention Mayenne 1986